

Du réel à l'image

Auteur invité : Jean-Ernest Joos

Pour ceux et celles qui, comme moi, suivent le travail de Bettina Hoffmann depuis des années, il apparaît clairement que ses questionnements rejoignent des problèmes traités par la littérature, le cinéma, la philosophie, l'anthropologie contemporaine, la psychanalyse. Que reste-t-il de nos corps une fois les médiations sociétales retirées et déconstruites, que ce soit les codes, les normes ou les pratiques imposées? Les œuvres de Bettina Hoffmann mettent en scène des corps qui habitent intimement le même espace, la même temporalité, la même matérialité des choses, et qui se révèlent incapables de se mettre en relation dans cette trop grande proximité. On ne sait jamais de quoi est faite leur intimité, amoureuse, affectueuse ou violente. Face à ces réflexions de Bettina Hoffmann, on trouvera ses propres références théoriques ou artistiques dans d'autres médias que la photographie ou la vidéo. Personnellement, en littérature, je relie son travail aux textes de Marguerite Duras – ou Franz Kafka –, au cinéma, certains films de Michael Haneke, peut-être. En philosophie, on pense sans hésiter aux réflexions de Michel Foucault sur le corps et le pouvoir, ou encore à Michel de Certeau. En psychanalyse, l'idée de « réel » proposé par Jacques Lacan, le réel comme ce qui du corps échappe au symbolique, au pouvoir du langage, ou encore l'abjection de Julia Kristeva. Que chacun, chacune, associe ses propres références face au travail de l'artiste.

Mais, il n'en reste pas moins que les œuvres de Bettina Hoffmann s'inscrivent dans le langage visuel et c'est dans ce langage qu'il faut les lire. Et, là, je voudrais proposer un mode d'emploi pour la réception et l'expérience du regard. En effet, la production des images se fait dans un processus très particulier. On parle dans les mots mêmes de l'artiste d'« improvisation structurée », « contrôlée », par des « répétitions » excessives orientées par des tâches « trop difficiles à accomplir ». Pour avoir participé moi-même à la production de ces vidéos, je reconnais dans les images finales mon sentiment de vulnérabilité et d'assujettissement ressenti durant les prises de vue. On part toujours du réel, d'une expérience du réel et d'une expérimentation faite avec les corps. Les interprètes ont dû réellement se jeter dans l'eau – parfois froide – d'un lac du Québec, les figurants de la vidéo *Effleurer* ont dû réellement souffrir à jouer les morts le temps de la prise des images.

Mais les œuvres ne sont pas pour autant des performances filmées. Le but est bien de produire des images marquées d'un langage formel et existant en tant que telles. C'est plutôt que Bettina Hoffmann attend des spectatrices et des spectateurs qu'ils reconstruisent, ou n'oublient jamais, la référence au réel qui a rendu ces images possibles. Autrement dit, il faut reconstruire à rebours et avec l'artiste le processus tout entier qui a produit les œuvres que l'on voit en galerie. On doit s'imaginer être les protagonistes, avec la souffrance que cela implique parfois. Pourquoi cette demande ? Parce que le travail de Hoffmann est bien une réflexion sur le réel, le réel des corps, ainsi que sur l'espace, le temps et la résistance des objets qui potentiellement agressent les corps. Elle ne veut surtout pas qu'on oublie le corps qui est derrière et dans l'image. Les mains ont beau se mouvoir dans des formes riches de sens, elles restent des mains humaines et le spectacle oscille entre le sublime et l'abjection (pour reprendre le concept de Julia Kristeva).

Pour qu'on n'oublie jamais le réel derrière l'image, l'artiste a développé à travers les années une façon très particulière d'utiliser les médias et les langages formels. Ces œuvres ne sont ni de la photographie, ni de la vidéo, ni de la danse, ni de la performance. On peut parler d'une forme particulière d'intermédialité, où chaque média se révèle incomplet, appelle une réponse d'un autre média, tout en le laissant être. Le but de cette pluralité de médias est de maintenir dans l'œuvre finale toutes les étapes de la production, du réel à l'image. Bettina Hoffmann refuse que le langage artistique puisse jamais transcender le réel. Tout pointe vers le réel, l'image est déchirée par le réel. Elle se montre à nous déjà déconstruite. C'est cette déficience des médias qui rend la réception de son travail dérangement. La réception devient elle-même une expérience totale du lien entre le réel et l'image. Et dans cette fragmentation des médias, voire de l'image même, la présence de l'artiste nous apparaît comme l'instance qui, encore et toujours, contrôle et laisse être, joue à créer de la beauté pour nous exposer en même temps à des contenus émotifs et symboliques dérangement.